

vine, ce qui les prédispose au repentir et les rend dignes de l'indulgence et des prières de l'Église.

Un des inconvénients les plus graves pour l'avenir des prostituées, est l'habitude de l'oisiveté et de la paresse dans laquelle elles vivent. Boire, manger, gambader ou se tenir nonchalamment couchées, tel est l'emploi le plus ordinaire qu'elles font de leur temps dans les intervalles où elles ne s'occupent pas de leur métier, à moins qu'elles ne sortent pour leurs plaisirs. Les prostituées de la dernière classe passent en général une partie de leur journée dans les cabarets, où elles se réunissent aux mauvais sujets qui s'y rendent et qui vivent d'escroquerie, et où chacun, hommes et femmes, boivent ensemble et se racontent les exploits du matin et les projets du soir.

Parmi celles qui tiennent un rang élevé, quelques unes s'occupent à broder, à faire des fleurs, à lire ou à faire de la musique; mais le nombre en est fort limité.

Les prostituées aiment généralement beaucoup la danse, et toutes ont, selon leur rang, des bals attitrés dans Paris, aux environs des barrières et dans les villages voisins, où elles vont fréquemment, et où elles rencontrent des personnes qui, par leurs habitudes et leurs mœurs, s'assortissent avec elles et leur conviennent parfaitement.

L'heure à laquelle les filles publiques se livrent à leur métier est indéterminée. Sans distinction de classe, les unes le font toute la journée; d'autres une partie de la journée seulement, et le plus grand nombre dans la soirée. Quelques unes le font sans sortir de chez elles, lorsqu'elles sont parvenues à se faire une clientèle constante et dévouée; il en est parmi celles-ci qui ne reçoivent que depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, afin d'avoir leur liberté le reste du temps. Au sujet de cette espèce de clientèle, Parent-Duchâtelet cite une fille qui ne recevait que des hommes mariés, qui tous se connaissaient, et dont elle garantissait la santé. On n'était admis chez elle que sur la présentation de quelque habitué, et avec l'assentiment de tous les autres, au nombre de quarante à cinquante. Tout homme qui devenait veuf rentrait dans la classe des célibataires, et, d'après les réglemens de l'association, ne pouvait plus prétendre aux faveurs de la fille; aussi les mettait-elle à un prix fort élevé. Parent-Duchâtelet pense qu'il fallait avoir de l'esprit et un grand savoir-faire pour avoir créé un établissement de ce genre. Cela peut être; mais il y avait

DÉFAUTS ET BONNES QUALITÉS DES PROSTITUÉES. 631
certainement, de la part de ses clients, une abnégation de toute dignité, dont il est affligeant d'avoir à parler.

ARTICLE XVI.

Des défauts et des bonnes qualités des Prostituées.

A la paresse et l'oisiveté qui sont dans les habitudes des prostituées, il faut joindre la gourmandise, le goût des liqueurs fortes, le mensonge et le penchant au vol : ce dernier défaut étant plus spécialement le partage des filles de la dernière classe.

On a remarqué que les prostituées en général étaient d'une grande voracité, et on a avancé que cela tenait à l'habitude qu'elles ont de faire de fréquentes parties avec les hommes qui les conduisent dans des gargotes ou dans des lieux plus élevés, suivant la classe à laquelle elles appartiennent. Je ne nie pas l'influence de cette habitude; mais je crois qu'il faut aussi l'attribuer, et même en grande partie, au métier qu'elles font, et qui produit une sorte de fatigue et de besoin, dont la réparation ne peut s'obtenir que par la quantité des alimens.

Beaucoup de filles publiques, lorsqu'elles sont à leur début et qu'elles s'attristent sur leur position, commencent à boire pour se distraire; mais l'occasion de provoquer cette habitude et de l'entretenir se présente d'autant plus souvent que celles qui se connaissent et qui fréquentent le même quartier, sont dans l'usage de s'entraîner réciproquement chez un marchand de vin ou chez un rogomiste, chaque fois que l'une d'elles vient de gagner de l'argent.

Les prostituées d'une classe plus relevée s'enivrent rarement, quoiqu'elles fassent un fréquent usage de vin de Champagne et de punch. Elles sont d'autant plus intéressées à s'observer sur ce point, qu'elles verraient s'éloigner d'elles ceux qui sont dans l'habitude de les rechercher. On a attribué à l'usage abusif des liqueurs fortes le timbre de voix qui est propre à beaucoup de prostituées. Je crois qu'il faut aussi en accuser l'habitude qu'elles ont de parler et de crier beaucoup, surtout lorsqu'elles se disputent, et que c'est plus particulièrement parmi les babillardes et les querelleuses que se rencontrent celles dont la voix a perdu son harmonie.

Le mensonge est une sorte de besoin pour les prostituées; elles mentent pour se relever de leur abaissement; elles imaginent ou exagèrent tout ce qui flatte leur amour-propre; elles trompent ou dissimulent lorsqu'elles ont à se justifier des accusations élevées contre elles par la police; elles acquièrent par l'habitude de mentir, un sang-froid et un aplomb qui leur permettent de donner une apparence de vérité aux choses les plus fausses, ce qui, en toutes circonstances, doit tenir en garde contre leur témoignage.

La colère n'est pas une passion dominante chez les prostituées; mais elles s'y abandonnent pour des causes très futiles, et sont alors d'une violence extrême. C'est la jalousie, une simple préférence, un reproche de laideur, ou quelque désordre occasionné dans leur toilette, qui amènent le plus ordinairement leur querelle, et comme c'est un point d'honneur entre elles de ne pas passer pour lâches, elles se battent pour le plus léger motif.

C'est à coups de pied, à coups de poing, avec une clef ou avec le peigne qui sert à relever leurs cheveux, quelquefois avec des ciseaux ou un couteau, qu'elles vident leurs querelles; mais, quelle que soit leur colère, elles se réconcilient promptement, excepté lorsqu'on leur enlève la personne qu'elles aiment, que ce soit un homme ou une femme. Les tribades sont généralement très rancuneuses sur ce point.

Les bonnes qualités des prostituées prennent leur source dans le besoin de s'entr'aider et dans la satisfaction que donne le plaisir d'obliger. Elles mettent toujours beaucoup d'empressement à se porter des consolations et des secours dans leurs peines et dans leur malheur. C'est principalement lorsqu'elles sont malades chez elles ou à l'hôpital, et lorsqu'elles sont en prison, qu'elles deviennent l'objet des prévenances les plus recherchées de la part de celles de leurs compagnes qui les entourent, comme de celles qui sont libres, et qu'on peut observer combien elles sont généreuses et désintéressées.

Ce n'est pas seulement entre elles que les prostituées exercent leur générosité, elles sont également obligeantes pour les étrangers. Il y en a qui secourent des infirmes, des vieillards, des familles indigentes.

Le besoin de faire du bien, chez les filles publiques, n'a-t-il pas son principe dans le sentiment secret qui leur fait pressentir la misère qui les attend, et qui leur fait désirer d'être à leur tour l'objet de la compassion d'autrui ?

Les prostituées sont généralement très discrètes sur ce qui les concerne; elles gardent réciproquement le secret sur tout ce qui pourrait les compromettre, et les querelles qu'elles ont ensemble n'influent jamais sur leur discrétion.

Les prostituées qui deviennent enceintes élèvent ordinairement leurs enfans; il est très rare que celles qui vont accoucher à l'hospice de la Maternité les y délaissent. Beaucoup les allaitent elles-mêmes et en prennent les plus tendres soins. On peut dire qu'elles sont en général bonnes mères et bonnes nourrices. On a remarqué qu'elles étaient bien plus disposées à élever leurs enfans que les filles-mères qui n'étaient pas livrées à la prostitution, ce qui s'explique naturellement par l'opinion, assurément très fondée, qui persuade à la fille publique qu'elle s'honore en élevant son enfant, tandis qu'en agissant de même la fille-mère afficherait sa honte et sacrifierait son avenir.

Les prostituées qui élèvent leurs enfans mettent en général beaucoup de retenue devant eux, afin de ne pas leur donner de mauvais exemples et de leur laisser ignorer le métier qu'elles font. Elles les élèvent convenablement, et font tout ce qui dépend d'elles pour leur donner un état qui fasse oublier l'abjection de leur naissance. « D'après les preuves que j'ai acquises, dit Parent-Duchâtelet, les mères qui se conduisent ainsi forment la masse de celles qui conservent leurs enfans. »

ARTICLE XVII.

Des Amans, des Souteneurs et des Maris des Prostituées.

Il est reconnu que les filles publiques que la passion des hommes a jetées dans la débauche, ne tardent pas à rester froides et indifférentes pour ceux qui les approchent, et quelquefois même ont pour eux un dégoût qu'elles ont beaucoup de peine à dissimuler. C'est alors qu'elles apprécient davantage le malheur de leur position, et que, pour ne pas vivre sans compensation dans la haine et le mépris, elles éprouvent le besoin de s'attacher à quelqu'un, et cela est si général, qu'il n'existe peut-être pas une prostituée qui n'ait un amant particulier.

Le rang des individus qui s'attachent à une fille publique

varie selon la classe à laquelle elle appartient. Il n'est pas rare que les prostituées de bon ton fassent accepter leur attachement à des hommes qui, par leur réputation de mérite, leur fortune et leurs fonctions, ont une position élevée dans le monde; mais c'est principalement parmi les étudiants en médecine, les étudiants en droit et les jeunes avocats, qu'elles choisissent leurs amans. Comparé à la masse des filles publiques, le nombre de celles qui composent la classe dont je viens de parler est peu considérable. Les prostituées des rangs inférieurs cherchent et trouvent leurs amans dans la classe de la société qui correspond à la leur. C'est parmi les commis marchands, les tailleurs d'habits, les bijoutiers, les orfèvres, les coiffeurs et les musiciens de guinguettes que les filles publiques de la classe moyenne rencontrent les jeunes gens qui s'attachent à elles. Les prostituées de la dernière classe se donnent à des ouvriers de toute espèce et aux vagabonds qui les recherchent pour vivre à leurs dépens.

Les filles publiques s'attachent rarement à ceux qui les paient. Les hommes qui les entretiennent doivent peu compter sur leur fidélité. Elles ne sont jamais à charge à ceux qu'elles aiment. Souvent, au contraire, elles pourvoient à leurs besoins. Beaucoup de jeunes gens dans Paris leur doivent leurs moyens d'existence, et, en s'abaissant à vivre d'une manière aussi vile, ils se ferment volontairement toute carrière où ils auraient pu se créer une existence honorable et indépendante.

L'attachement des prostituées pour leurs amans est une chose remarquable. Les mauvais traitemens qu'elles en éprouvent, quelquefois même jusqu'à mettre leurs jours en danger, ne sauraient l'affaiblir; il semble qu'elles s'attachent davantage à mesure qu'elles sont humiliées et battues; ce qui se voit principalement chez les filles qui vivent avec des voleurs; comme si le sentiment que chacun éprouve sur la réprobation qu'il mérite, devenait un lien qui les attache l'un à l'autre et que rien ne peut briser! Il est probable aussi que la crainte de ne pas retrouver un individu qui l'adopte pour sa maîtresse, est la cause principale de l'attachement que chaque fille publique consacre à celui qu'elle aime.

Les mauvais sujets qui vivent avec les prostituées de la dernière classe, les surveillent de manière à savoir quand elles ont gagné de l'argent, et souvent, au même instant, ils les obligent à le dépenser avec eux dans un cabaret; ce qu'elles ne sauraient refuser, tant est grande la tyrannie que ces hommes exercent sur elles. Cet état de choses résulte de

la nécessité où elles se trouvent d'avoir quelqu'un pour prendre leur parti lorsqu'elles sont insultées; de sorte que souvent elles cherchent en lui moins un amant qu'un souteneur, et que leur choix tombe ordinairement sur le plus scélérat, comme étant le plus capable d'inspirer la terreur et de les faire respecter. Lorsqu'elles sont sous la dépendance d'un tel homme, elles ne peuvent plus s'en débarrasser, à moins qu'elles n'en trouvent un autre plus redoutable; mais en se mettant par ce moyen dans le cas d'échapper à la vengeance de celui qu'elles délaissent, elles tombent dans la dépendance d'un nouveau tyran dont le joug n'est pas moins pesant, et qu'elles doivent payer, comme le premier, pour ne rien faire, s'enivrer, jouer, les battre, et avoir d'autres filles au service de ses désirs.

Les individus qui fréquentent cette classe de prostituées et qui se laissent entraîner dans les cabarets où se trouvent leurs souteneurs, sont exposés à être dupes, surtout si ce sont des étrangers ou des novices, soit qu'on trouve les moyens de leur faire payer la dépense à laquelle ont participé plusieurs mauvais sujets qui fréquentent ces lieux, soit qu'on leur enlève leur montre ou leur argent.

Lorsque, parmi les prostituées d'une classe plus élevée, il s'en trouve, ce qui est fort ordinaire, qui sont maltraitées par leurs amans, elles cherchent à s'étourdir par l'usage des liqueurs fortes dont elles contractent l'habitude; et si leur éducation ou la disposition de leur esprit leur fait sentir trop vivement les humiliations qu'elles subissent et le sort qui leur est réservé, elles en tombent malades ou en deviennent folles.

Toutes les prostituées ne choisissent pas leurs amans parmi les hommes; il y en a qui sont perverties au point de ne goûter de volupté qu'en échangeant des caresses avec une personne de leur sexe, et auxquelles, je l'ai déjà dit, on a donné le nom de tribades. Ce goût peut naître dans les maisons de prostitution, où plusieurs filles se trouvent réunies ensemble, et où quelquefois même elles sont provoquées à ce penchant par la dame de la maison qui en a l'habitude. Il existe surtout d'une manière très marquée chez les prostituées qui ont vieilli dans le métier, et principalement chez celles qui ont séjourné long-temps dans les prisons, et, lorsqu'elles ne sont pas pourvues, elles savent mettre en œuvre tous les moyens que leur funeste expérience peut leur suggérer pour pervertir celles qu'elles veulent séduire.

Une chose digne de remarque, c'est la disproportion d'âge et d'agrément qui existe ordinairement entre les deux femmes qui s'unissent de cette manière, et l'attachement toujours passionné que témoigne la plus jeune et la plus aimable à celle qui est parvenue à s'en faire aimer. Ces liaisons étant une fois établies, elles se fortifient avec le temps au lieu de s'affaiblir; et lorsque, par une cause quelconque, une rupture les sépare, celle qui est délaissée s'abandonne au désespoir et se console difficilement. La crainte d'une préférence qui priverait l'une de l'autre, et de se voir ainsi supplantée, fait qu'elles s'observent sans cesse et ne se quittent jamais; aussi la jalousie est-elle pour les tribades la passion qui les tourmente le plus.

La plupart des vieilles prostituées doivent être rangées parmi les tribades, et, en raison de leur penchant, et peut-être aussi par suite du dépit qu'elles éprouvent de ne plus être recherchées, elles prennent les hommes en horreur et finissent par s'associer aux voleurs qu'elles favorisent ou qu'elles aident dans leurs expéditions.

Les prostituées se marient rarement pendant qu'elles exercent leur métier, à moins que ce ne soit en vue de s'en retirer prochainement. Parmi celles qui parviennent à se mettre à la tête d'une maison de filles, il y en a un quart à peu près qui se marient, et dont la plupart, tout en gardant une certaine réserve, continuent à se livrer aux hommes qui les désirent, et auxquels elles font payer plus chèrement leurs faveurs, en raison de la préférence qu'elles semblent leur accorder.

ARTICLE XVIII.

De la fécondité des Prostituées.

L'opinion la plus généralement reçue, même parmi les médecins, est que la plupart des prostituées sont stériles. Je ne suis pas de cet avis. Les observations de Parent-Duchâtel démontrent que sur mille prostituées, il y en a environ une vingtaine qui deviennent mères, proportion qui est très inférieure à celle que présente le même nombre de femmes mariées qui ont des enfans et qui vivent selon la foi conjugale; ce qui semblerait établir que la prostitution nuit à la fécon-

dité. Je crois avec les médecins qui, ayant à s'expliquer sur cette question, l'ont jugée par la négative, que la prostitution n'est pas un obstacle à la fécondation, et que les prostituées sont susceptibles de concevoir comme les autres femmes; mais ce qui est évident, c'est que les filles publiques n'arrivent que rarement au terme d'une grossesse heureuse et sont sujettes à de nombreuses fausses couches; ce qui paraît démontré par les retards fréquens qu'elles éprouvent dans le cours de leurs règles, retards qui s'annoncent le plus ordinairement par l'expulsion d'un corps étranger qu'elles appellent un *bondon*, et qui n'est que le produit d'une conception avortée; de sorte qu'il est plus exact de dire que la prostitution ne nuit pas à la fécondité, mais qu'elle est contraire à la gestation, c'est à dire qu'elle occasionne beaucoup d'avortemens, ce qui justifie le conseil que les médecins donnent aux femmes désireuses d'avoir des enfans, et qui repose sur cet adage: « Ce qu'amour fait, amour peut le détruire! » Il est probable, en effet, et cela semble démontré par l'observation, que la secousse journalière et répétée que reçoit l'appareil générateur chez les prostituées, est la cause directe et inévitable des nombreux avortemens auxquels elles sont sujettes.

Une prostituée qui a un enfant et qui est passionnée pour son amant, aime à croire et à lui persuader que c'est lui qui en est le père. Elle se fonde sur la volupté qu'elle goûte dans ses embrassemens, et qu'elle n'éprouve pas au même degré avec les individus qui paient ses faveurs; mais il est impossible d'établir sur un pareil raisonnement la paternité des enfans d'une fille publique, car la fécondation n'exige pas indispensablement un coït voluptueux. On sait qu'une femme qui succombe à la violence d'un agresseur qui lui est odieux, devient quelquefois enceinte, et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est la disposition plus prononcée chez les tribades à être fécondées que chez les prostituées qui n'ont pas le même goût.

S'il est vrai que les grossesses soient plus fréquentes chez les tribades que chez les autres prostituées, ne peut-on pas supposer que cela tient à ce qu'elles prennent moins de part aux plaisirs de l'amour que les autres femmes, en raison du dégoût très prononcé qu'elles ont pour les hommes; tandis que chez ces dernières, les impressions du coït étant plus vivement ressenties et trop fréquemment renouvelées occasionnent les nombreux avortemens auxquels elles sont sujettes avant que la grossesse soit devenue apparente.

On peut établir, ce me semble, que la prostitution n'est pas un obstacle à la conception, mais occasionne de nombreux avortemens et nuit essentiellement à la gestation par suite des excitations et des secousses fréquentes des organes générateurs auxquelles les filles publiques sont journellement exposées. Je trouve pour cette opinion un bien fort appui dans la fécondité qui a été remarquée, et dont parle Parent-Duchâtelet, chez quelques prostituées qui ont eu jusqu'à dix enfans lorsque, quittant leur métier, elles se marient ou s'attachent à un seul homme, et chez lesquelles les grossesses sont toujours heureuses, et les enfans qui en proviennent ordinairement très vivaces ; tandis que les filles publiques qui, devenues enceintes, continuent leur métier, ont très rarement une grossesse qui vienne à terme, ou accouchent d'enfans peu viables, et qui meurent presque tous quelques jours ou quelques mois après leur naissance. Ceux qu'on parvient à élever appartiennent principalement à des filles qui ont de l'ordre, quelques moyens d'existence et une sorte de réserve, ce qui les met dans une position exceptionnelle.

ARTICLE XIX.

Des chances de fortune que présente la prostitution.

Il est rare qu'une fille publique amasse de la fortune en faisant personnellement son métier, bien qu'il y en ait quelques exemples. Celles qui parviennent à économiser un peu d'argent, cherchent ordinairement à diriger une maison de prostitution, soit qu'elles obtiennent de la police l'autorisation d'en créer une, ou qu'elles en achètent une toute formée. Lorsqu'elles ont de l'ordre et le savoir-faire du métier, elles font de bonnes affaires, quels que soient le quartier qu'elles habitent et la classe de leur établissement.

Le bénéfice que donne ce genre d'industrie varie beaucoup. Parent-Duchâtelet assure qu'il y a quelques maisons qui font de 5 à 600 francs par jour. Dans les établissemens ordinaires, le produit journalier de chaque prostituée doit être communément de 12 à 15 francs.

Les bénéfices que procure la prostitution varient nécessairement en raison de l'état plus ou moins prospère des affaires commerciales et des événemens publics. La cherté

des vivres, la suspension des travaux, les temps d'épidémie, l'inquiétude qui se manifeste sur les affaires de l'État ; sont des causes qui nuisent infiniment à la prospérité des filles publiques. Au contraire, lorsque le commerce est florissant, que les manufactures sont en activité, les récoltes abondantes, et que l'esprit public est rassuré et tranquille, les prostituées font de bonnes affaires.

Chez les prostituées libres, qui amassent quelque fortune de leur fait personnel, le montant dépasse rarement de vingt à trente mille francs, ou mille à quinze cents francs de rentes. Les dames de maisons qui obtiennent du succès se retirent souvent avec dix mille francs de rente, et quelquefois avec beaucoup plus. On en cite quelques unes qui ont amassé de cinq à six cent mille francs de fortune, et ce qui doit étonner, c'est que ces brillantes affaires ne se font pas seulement dans les maisons tenues avec le plus de luxe et situées dans les plus beaux quartiers : c'est souvent dans celles que fréquentent les filles de la dernière classe, où on débite, avec la permission de la police, de la bière, du vin et des liqueurs, et qui se trouvent dans des rues malpropres et mal habitées, telles que les rues de la Tannerie, de la Mortellerie, de la Bucherie, qu'on peut faire une si grande fortune. On cite une de ces maisons, située rue de la Mortellerie, près de la caserne de l'Ave-Maria, où celle qui la tenait fit d'assez bonnes affaires pour acheter quatre maisons dans Paris et donner soixante mille francs de dot à sa fille. Un fonds de maison de prostitution se vend quelquefois très cher. L'une de ces maisons, située rue de la Tannerie, derrière l'Hôtel-de-Ville, a été vendue, il n'y a pas long-temps, soixante mille francs.

Lorsque les dames de maisons se retirent, elles adoptent une manière de vivre qui varie selon le degré de fortune qu'elles ont amassée. Quelques unes placent leur fortune en rentes sur l'État, et vivent tranquilles et sans éclat dans Paris ; d'autres se retirent à la campagne, où elles achètent une propriété rurale qu'elles font valoir. Celles qui n'ont pas assez de fortune pour rester sans travailler, forment d'autres établissemens plus honorables, fondent des cafés, des restaurants, des maisons de modes et de nouveautés, etc., et rentrent ainsi dans la société, où elles parviennent souvent à laisser ignorer ce qu'elles ont été.

Parmi les plus opulentes et qui ont le moyen de briller, on en voit qui se retirent dans de jolies maisons de campagne, aux environs de Paris, où elles affectent les manières

et les habitudes des femmes les plus honnêtes. Parent-Duchâtelet, en parlant d'une de ces dames, dit : « Je pourrais nommer un joli village où se trouve une de ces enrichies ; celle-ci ne reçoit en apparence que de la bonne compagnie ; elle assiste régulièrement aux offices de la paroisse avec sa maison et tous ceux qui viennent la voir ; elle s'empresse de rendre elle-même le pain bénit ; elle donne largement aux pauvres et se charge de toutes les quêtes qu'il faut faire pour eux ; elle a épousé dernièrement en secondes noces un homme décoré, de bon ton et de bonnes manières, et s'est présentée à l'autel en habits blancs, avec tout l'extérieur de la vierge la plus chaste. »

Par un contraste remarquable, il y a un grand nombre de dames de maisons qui sont condamnées à vieillir dans leur métier, et parmi celles qui, faute d'ordre ou pour avoir monté leur établissement sans être assez avancées, on en voit qui, après les avoir vendus, sont réduites à reprendre le métier de prostituées, et quelquefois même à servir comme domestiques dans les maisons où elles étaient maîtresses.

CHAPITRE XXVIII.

Nouveaux Règlements de police pour les Filles publiques.

Notre bastiment public et privé est plein d'imperfections ; il y a des métiers vils et abjets ; les vices y trouvent rang et s'emploient à la couture de notre liaison sociale, comme les venins à la conservation de notre santé.

MONTAIGNE.

« Répandues, disséminées dans tous les quartiers des villes, établies dans les rues les plus populeuses, mêlées avec le reste des citoyens, s'affichant avec impudence, les femmes publiques sont sous ce rapport des objets de scandale et de démoralisation. L'élégance de leur parure, leur vie oisive, sont pour les jeunes filles honnêtes, pauvres et laborieuses, des points de comparaison funestes à leur vertu : on voit souvent ce qui se passe dans les demeures des prostituées, et le spectacle du vice est contagieux. L'innocence, que n'auraient fait qu'ébranler le goût de la parure, l'appât du gain, les exigences du tempérament et l'exemple même de la débauche, consomme sa perte par les facilités qu'elle trouve dans la dispersion des lieux de prostitution. Qu'y aurait-il de ridicule et d'inexécutable à assigner des quartiers particuliers dans les villes aux repaires de la débauche et à ses suppôts ; à défendre, par des règlements de police que les prostituées se montrassent pendant le jour ? » C'est, dit M. Sabatier, dans son *Histoire de la législation des filles publiques*, ce que prescrit formellement le Code prussien, qui règle d'ailleurs avec une certaine étendue la police concernant la débauche publique, dont je crois utile de rapporter les dispositions les plus remarquables :